

Madame Aloyse

Chapitre 1

Sa naissance – sa première éducation – Sa modestie – Son horreur du mensonge – Sa charité pour les pauvres – Sa dévotion à la Sainte Vierge-

Cette enfant de bénédiction vit le jour à Saint Nicolas au pays de Waes en Belgique, le 10 juillet 1815. Elle reçut au baptême le nom de Marie-Sophie, noms qui présageaient qu'elle serait dans la suite une servante distinguée de la Sainte Vierge par la consécration qu'elle ferait à Dieu de tout son être dans un Institut fondé en l'honneur de Marie et une vierge véritablement sage par son mépris pour les amitiés du monde et sa haute estime pour les choses célestes.

Ses parents remarquables par leurs vertus, veillèrent avec ce soin religieux qu'inspire la vraie piété, à l'éducation de leur fille, qui fut le dernier de leurs enfants. Attentive aux moments où sa faible raison commençait à percer les nuages de l'enfance, sa vertueuse mère sut profiter de ces précieux instants pour lui donner les premières leçons de la science des saints et d'abord, elle lui apprit à connaître, aimer l'Auteur de tous biens, à lui offrir par la prière, l'hommage de son cœur, et à tout offrir plutôt que de lui déplaire. Formée à cette école, la jeune enfant craignait jusqu'à l'ombre du mal, surtout en matière de pureté. A l'âge de cinq ans, ayant fait une chute qui lui occasionna un mal de poitrine et le médecin lui ayant fait appliquer un vésicatoire, elle voulut, par un sentiment de pudeur, le panser elle-même. Toujours dans ses petites indispositions, elle trouvait moyen de s'aider pour écarter jusqu'à l'apparence de ce qui pouvait blesser la délicatesse de conscience à cet égard.

Elle avait une si grande horreur du mensonge, que ses lèvres ne furent jamais souillées par la moindre feinte. S'il lui arrivait de briser quelque objet, elle-même allait ingénument en faire l'aveu à sa mère, préférant s'exposer à une réprimande que de lui rien céder. Elle répondait avec réserve aux choses qu'une âme moins timorée aurait affirmées sans scrupule, quand on lui en demandait la raison, c'est disait-elle, que je pourrais n'être pas bien informée et blesser ainsi ou la vérité ou la charité. Cette charité fut encore une vertu qui la caractérisa de bonne heure. On lui remarqua toujours et dès l'âge le plus tendre un grand penchant pour donner aux pauvres. C'était une jouissance pour elle les vendredis, jours où sa mère faisait des aumônes plus abondantes d'en faire la distribution aux indigents, et elle avait une vraie satisfaction à s'entretenir avec eux. Son cœur pieux et compatissant lui prêchait une éloquence au dessus de son âge pour consoler ces malheureux, et les engager à sanctifier leurs souffrances. Si quelquefois un domestique éloignait de la porte les enfants qui imploraient la charité : pourquoi, lui disait-elle, les larmes aux yeux, pourquoi les faites-vous partir ? Ce sont des pauvres, ils ne font rien de mal.

Sophie avait pour ainsi dire, sucé avec le lait maternel, l'amour de la piété et une tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Dès sa huitième année, elle se levait de grand matin, pour assister à la Sainte Messe chaque jour, elle se retirait à sa chambre ou dans quelque coin de la maison, pour réciter son chapelet ou quelques autres prières en l'honneur de sa sainte Patronne. Ayant trouvé un petit Traité de Dévotion envers la Sainte Vierge, elle courut rayonnante de joie, le demander à sa mère, qui se fit un plaisir de lui en faire cadeau. Elle conservait avec un soin religieux ce livre chéri pour prier Marie et s'entretenir de ses vertus. Quoique bien jeune, Sophie avait goûté les douceurs que donne à l'âme le commerce intime avec Dieu, et sa ferveur triomphait également du sommeil et de la rigueur des saisons ; elle prolongeait sa prière du soir au point que ses parents furent obligés souvent de la presser de prendre son repos. A mesure que sa raison et ses forces se développaient, un concours heureux des dons de la nature et de la grâce, se manifesta à tel point qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, et plus d'une fois on entendait dire : Il y a dans cette enfant quelque chose qui surpasse l'ordinaire.

Sa docilité était exemplaire. Si ses frères ou ses sœurs lui témoignaient le désir qu'elle se prêtât à une chose indifférente en elle-même : « Un instant, leur disait-elle avec ingénuité, je vais en demander la permission à Maman. » Jamais on ne vit en elle, ni caprice, ni volonté propre, sa volonté semblait être identifiée avec celle de ses Parents. Ceux-ci prenaient parfois plaisir à l'éprouver sur ce point en la questionnant sur ce qu'elle préférerait de tel ou tel objet de toilette, de tel ou tel jouet, d'aller à la promenade ou de rester chez elle, mais l'enfant n'y répondait qu'après avoir cherché dans la physionomie de ses Parents, si elle n'y découvrirait pas ce qui leur était agréable, et alors même, elle s'exprimait avec réserve, étudiant ainsi, si elle avait bien deviné leur désir.

Sachant combien l'émulation contribue à faire travailler les enfants avec facilité et succès, ses Parents lui firent dès l'âge de huit ans fréquenter une bonne école. Ses maîtres ne tardèrent pas prévoir que par son application et sa docilité, cette nouvelle élève ferait des progrès qui la mettraient bientôt au-dessus de ses émules. Cela arriva en effet plus tôt qu'on ne l'avait pensé. En peu de temps, elle devança toutes ses compagnes et mérita d'entrer dans une classe fort au dessus de son âge. La douceur, la complaisance, la charité de Sophie, lui attachèrent bientôt tous les cœurs ; ses jeunes compagnes reconnaissaient en elle une vertu supérieure et soit amitié, soit respect, elles ne se seraient jamais permis de dire ou de faire quelque chose en sa présence, qui put offenser Dieu. S'il arrivait qu'une élève dit un mot qui parût tant soit peu blesser la modestie, le front de Sophie se couvrait d'une modeste rougeur et elle se retirait, les larmes aux yeux.

Chapitre 2

Première communion de Sophie – Son application – Sa douceur – Sa piété filiale – Heureuse influence de sa vertu

Elle n'attendit pas l'année de sa première communion pour se préparer à cet acte important de la vie chrétienne ; depuis l'âge de huit ans, jusqu'au jour où pour la première fois, le Divin Jésus entra dans son cœur, tout en Sophie fut un enchaînement d'actes préparatoires. Touché des vertus et des grâces singulières dont le Ciel s'était plu à orner cette enfant, le digne Doyen de St Nicolas, Monsieur Hemelaer, voulut contre son ordinaire l'admettre à la première communion avant l'âge de dix ans. Sa mère prit la liberté de faire remarquer l'extrême jeunesse de sa fille ; mais le vénérable Pasteur, lui répliqua avec l'accent de l'enthousiasme, que la jeune Sophie était la mieux préparée, la plus instruite de toutes les enfants qui se disposaient alors à faire leur première communion. En effet, elle obtint le prix de catéchisme et celui de sagesse. Quoique tout ce que nous avons vu déjà, doive nous faire croire que cette enfant de bénédiction avait conservé dans toute sa blancheur la robe baptismale, et qu'elle n'eût à pleurer aucune faute commise de propos délibéré, les plus vifs sentiments de componction accompagnèrent la confession générale qu'elle fit à cette époque. Aussi l'âme pure et le cœur embrasé de l'amour divin, elle reçut avec une joie inexprimable celui qui depuis longtemps faisait l'objet de ses vœux ardents. Tout son extérieur respirait quelque chose de céleste, tant étaient vifs sa foi, sa reconnaissance et son amour. Dès lors, deux choses absorbèrent presque tout le temps de Sophie : les exercices de piété et l'étude. Son zèle la rendait infatigable au travail : retirée dans sa chambre, souvent elle aurait oublié de prendre sa nourriture si ses parents n'y avaient veillé. Tant de rares qualités dans une enfant de onze ans ne manquèrent pas d'attirer les regards et les louanges de bien des personnes ; plusieurs même ne consultant que la juste estime qu'elles en concevaient, ne mesuraient pas toujours aux règles de la prudence les compliments qu'elles lui adressaient. La modeste enfant souffrait plus en pareilles occasions, que si on lui avait dit des injures et c'en était assez pour qu'une autre fois elle évitât la société de ces personnes. S'il arrivait que sa mère parlât en sa présence de ses progrès et de ses bonnes qualités, elle en ressentait plus de peine et de malaise que d'autres enfants n'en éprouvent ordinairement de joie et de sentiment de suffisance. Elle cherchait alors à relever le mérite de ses compagnes faisant valoir leurs succès avec beaucoup d'adresse et attribuant les siens à quelque cause fortuite. Si on louait sa belle écriture, (elle excellait en calligraphie) elle avait réussi parce que le papier était bon, l'encre pure, elle avait été aidée, etc. Cette grande modestie ne se démentait pas même dans les occasions les plus imprévues, elle était peinte sur toute sa physionomie et donnait à ses grâces naturelles et à ses vertus un je ne sais quoi d'angélique.

D'une humeur douce et charmante, d'une prévenance peu ordinaire, Sophie se faisait estimer et chérir par tous ceux qui l'approchaient. C'était pour ses amies, une fête d'être en sa société, c'était un privilège d'être à ses côtés, c'était une vraie jouissance de l'entendre parler tant sa piété répandait des charmes dans sa conversation. Egalement polie et charitable envers toutes celles qui la recherchaient, elle ne voulait former de liaison particulière avec aucune jeune personne tant elle craignait le partage d'un cœur qu'elle destinait à Dieu seul. Son enfance et son adolescence furent aussi le modèle de ses égales, l'admiration de ses Maîtres et les délices de ses Parents.

Jalouse de sanctifier chacune de ses actions par l'obéissance, Sophie pria sa mère de lui régler ses occupations. Celle-ci fut charmée de ce louable désir, lui en traça le plan et fut édifiée de la ponctualité avec laquelle elle le suivit. Quelquefois, les personnes de la maison furent d'intelligence pour mettre son exactitude à l'épreuve : mais jamais on ne parvenait à lui faire omettre ou différer le moindre de ses devoirs. Elle employait ses moments de loisirs à faire des ouvrages pour les Eglises et pour les pauvres.

Depuis plusieurs années son père était atteint d'une maladie de langueur et ne voulait être servi que par son ange ; c'était ainsi qu'il avait coutume de la nommer. Sa seule présence, disait-il, électrise mon courage, répand la joie dans mon cœur et soulage mes maux. Sophie aussi avait pour ce père souffrant une tendresse vraiment filiale : rester à son chevet, prévenir ses désirs, lui rendre tous les services, même les plus pénibles qu'exigeait son état, épier les moments de lui faire une lecture de piété, telles étaient ses délices.

Toujours elle s'acquittait de ce devoir avec tant de candeur et d'onction, qu'elle ranimait son cher malade, et lui faisait supporter avec une patience remarquable tout ce qu'une maladie longue a d'ennuyeux et de décourageant. Cet ange consolateur n'exerçait pas seulement sa douce influence sur le chef de sa famille, elle était encore ingénieuse à trouver les moyens de distraire et de consoler sa mère ; ses frères et ses sœurs appréciaient aussi le bonheur de vivre avec elle. « Nous l'aimions beaucoup », nous écrit sa sœur aînée, « et elle le méritait bien, quoi qu'elle fut la plus jeune, sa vertu avait grand ascendant sur nous : s'il arrivait que je diffèrai de m'approcher des sacrements, aux époques où j'avais coutume de le faire, elle m'engageait à ne pas remettre ce grand moyen de salut : elle aplanissait, mais de la meilleure façon, les difficultés que je me forgeais. Ses services pouvaient ils nous être de quelqu'utilité, Sophie volait au devant de nos désirs. S'agissait-il d'arranger quelque chose entre nous ? Jamais nous ne trouvions en elle la moindre opposition de sentiment, dut-elle en ressentir quelque gêne ou quelque privation. »

Ses vertueux Parents appréciant toujours mieux le trésor que Dieu leur avait confié, ne se croyaient pas dignes de le posséder ; ils avaient peine à cacher l'admiration, le respect que leur inspirait cette chère enfant ; en elle reposait leur consolation et leur espoir. Oh ! que n'est-il donné à tous les parents d'être aussi heureux !... Que n'est-il donné à tous les enfants de marcher sur ses traces ! Venez, intéressante jeunesse, venez contempler votre modèle ! Ange d'innocence et de piété, élève assidue et docile, fille respectueuse et affectionnée, l'aimable vertu de Sophie la fit aimer de Dieu et des hommes, la rendit heureuse dans son passage ici-bas, et la fait jouir à présent de la félicité éternelle.

Chapitre 3

Vocation de Sophie – Lettre à ses parents pour en obtenir la permission de se faire Religieuse –

Prévenue des grâces du Ciel et fidèle à y correspondre, Sophie attira sur elle les regards de l'Époux des âmes qui ne l'avait ornée et enrichie que pour en faire sa conquête. Ce cœur vierge n'était pas fait pour la créature, et les époux de la terre, n'étaient pas dignes de le posséder. Depuis longtemps, elle pria Dieu de lui faire connaître dans quel état de vie, il voulait qu'elle le servit ; depuis longtemps aussi, elle éprouvait un éloignement prononcé pour le monde, lorsqu'un événement vint déterminer irrévocablement son attrait. Sa sœur aînée, sur le point de faire son entrée en religion, lui fit part de son projet, et pour modérer sa douleur, elle lui représenta les avantages temporels qui lui en reviendraient. Mais aussi sage que le jeune frère de St Bernard, Sophie sent l'immense disproportion du partage. « Je me soucie fort peu, répliqua-t-elle des avantages que vante le monde ! « J'espère que bientôt aussi, j'aurai le bonheur de lui dire un éternel adieu et de me consacrer à Jésus-Christ. » Elle redoubla l'ardeur de ses prières et d'après l'avis de son confesseur, elle s'approcha de la Sainte table deux ou trois fois la semaine, ce qu'elle fit avec une ferveur extraordinaire, toujours dans le but de connaître plus clairement l'adorable volonté de Dieu ».

Sophie assista à la prise d'habit de sa sœur qui se fit à notre Couvent d'Alost. C'est alors que la vie monastique se présenta à son esprit avec tout ce qu'elle a de délicieux et d'attrayant : être séparée du monde, habiter la maison du Seigneur, contempler ses perfections divines, chanter ses louanges, gagner des âmes à Jésus-Christ, jouir de la société de ses épouses, n'avoir avec elles, d'autre intérêt que la gloire de Dieu, d'autre ambition que la perfection religieuse, tout cela ravissait l'esprit, transportait l'âme de Sophie. Ne doutant plus alors que Dieu ne l'appelât dans notre Institut, elle s'en ouvrit à notre très révérend Fondateur, comme il le rapporte lui-même en ces termes : « Ce fut en 1831, au mois d'avril dans notre couvent d'Alost, que je vis pour la première fois Mademoiselle Marie-Sophie de Bruycker. Sa candeur, sa maturité, les bonnes dispositions de son esprit, attirèrent mon attention, et le Seigneur permit que je lui dise ce qui convenait pour l'éclairer sur sa vocation, et lui montrer la voie qui pourrait la conduire à notre Institut. »

Quelques mois plus tard après avoir prudemment disposé ses Parents aux suites de la démarche qu'elle méditait, elle demanda et obtint la permission d'aller passer quelques jours auprès de sa sœur à Alost. Ses parents s'aperçurent que ses projets s'étendaient à quelque chose de plus qu'à une simple visite, mais soumis de cœur à tout ce que la Providence ordonnerait, ils permirent que leur fille bien-aimée se rendit où ses désirs et les desseins du Ciel l'appelaient. Ils ne s'étaient point trompés, quelque temps après le départ de leur enfant, ils en reçurent une lettre qui leur marquait et son goût pour la vie religieuse et son désir d'être admise dans l'Institut des Dames de Marie. Voici la lettre qu'elle écrivit dans cette occasion.

« Très chers Parents,

Il me serait impossible de vous dépeindre mon grand amour pour la vie religieuse. Elle fait depuis la vêtue de ma sœur, l'objet de mes plus ardents désirs, et mon cœur est inondé de joie en songeant que si vous le permettez, je pourrai fixer ma demeure dans cet asile de sainteté et de bonheur. Eh ! pourriez-vous, mes si bons Parents, pourriez-vous me le refuser ? Oh non ! vous m'aimez trop pour mettre obstacle à ce qui seul peut me rendre heureuse ! Vous aimez trop le bon Dieu pour vous opposer à l'exécution de sa sainte volonté. Oui, n'en doutez pas, c'est Dieu qui veut que je me fasse religieuse : il vous était connu que, depuis longtemps je m'occupais de cette importante affaire et vous avez été témoins que plus je demandais les lumières du Ciel, plus je réfléchissais, plus aussi ma vocation se déclarait. Je me sens un attrait prononcé pour l'Institut des Dames de Marie, ne croyez pas cependant, chers Parents, que l'amitié que j'ai pour ma sœur, y soit pour quelque chose : non, je sais qu'il faut des vues plus pures dans une action si sainte ; mais c'est parce que cet Institut est consacré à la Ste Vierge de qui j'ai reçu beaucoup de grâces et que j'ai toujours désiré servir d'une manière spéciale, et parce que tout en travaillant à son propre salut on y travaille à celui de la jeunesse. Croyez, chers Parents, que je n'agis pas sans réflexions : avant de venir ici, j'avais déjà pesé toutes ces choses. Vous ne me refuserez donc pas, j'en suis sûre, ce Oui, qui doit faire mon bonheur. Je sais qu'il en coûtera à votre cœur de le prononcer et à votre main, de me le tracer ; je connais votre extrême sensibilité et c'est pour épargner à votre tendresse les douleurs de notre séparation, que je ne vous ai pas découvert entièrement mon dessein ; je ne pouvais supporter l'idée de vous faire de la peine, quoique involontairement, mais le bon Dieu sera votre force, votre consolation et votre récompense. Oui, Il récompensera amplement ce sacrifice, qu'Il a d'ailleurs si grand droit d'exiger ; Il vous bénira, vous, et notre famille. Ne différez donc pas, o mes bien aimés Parents, de souscrire aux vœux d'une fille qui vous chérit tendrement et qui veut être à jamais et partout

La plus reconnaissante et la plus affectionnée de vos enfants

Alost, 16 avril 1831 »

Ces bons Parents ne purent résister aux pieux désirs de leur fille et malgré l'amour qu'ils avaient pour cette enfant, dont ils recevaient sans cesse des marques d'une tendresse généreuse, ils acquiescèrent de grand cœur à sa prière et lui permirent de suivre son inclination, conformément à ce qu'il plaisait au Seigneur.

Ainsi donc, tendre Parents, vous allez perdre l'Ange de votre maison, le si digne objet de votre tendresse !... Mais non, heureux Parents, le Dieu de toute bonté, va mettre le comble aux grâces dont Il a prévenu votre chère enfant ! Il va vous en assurer la possession en la soustrayant à la perversité du siècle ! Et vous à l'exemple des heureux parents de Marie, vous allez avoir le bonheur d'offrir cette jeune vierge au Seigneur. Vous allez placer ce précieux dépôt à l'ombre des tabernacles : là uniquement touchée de la gloire de son Dieu, elle va mûrir pour la céleste Patrie, où vous la reverrez, où vous la posséderez à jamais !...

Chapitre 4

Sophie se rend au noviciat – Lettre à ses Parents – La prise d'habit – Lettre de notre R. Fondateur, sur les vertus de cette fervente Novice – Soins qu'elle prend de conserver la paix de l'âme –

La jeune postulante âgée de seize ans et trois mois, quitte sa sœur, et accompagnée de son cousin Monsieur l'Abbé Bermyn partit pour Mouscron afin d'y faire son Noviciat. Son cœur tressaillait de joie en embrassant celles que la religion lui donnait pour sœurs et avec qui désormais, elle allait s'unir pour aimer et servir Dieu. Elle fut prévenue de même par les marques d'une sincère et tendre amitié. Son âme expansive ne peut rendre son bonheur que par de douces larmes, voici comment elle s'exprime à ses Parents :

« Mes chers et bien-aimés Parents,

Ma reconnaissance envers vous ne connaîtra jamais de bornes : non seulement vous avez dit ce Oui qui met le comble à tous mes vœux ; ce Oui, principe des délices que je goûte et que désormais je goûterai dans ce Paradis terrestre ; mais vous l'avez dit avec des sentiments si chrétiens que j'en suis tout édifiée et consolée. Ah ! bien-aimés Parents, chers frères et chères sœurs, remercions ensemble la bonté infinie du Seigneur de la grâce inestimable qu'Il m'accorde de préférence à tant d'autres ! Je sens que mon cœur est trop petit, qu'il ne suffit pas pour lui témoigner mon amour et ma reconnaissance. Je quittai Alost dans une joie toute spirituelle, pour me rendre au Noviciat. Ah ! chers Parents, ici je ne trouve plus de termes pour vous exprimer la félicité dont mon cœur fut inondé en entrant dans ce séjour de paix et de vertu. Madame la Supérieure et toutes ces Dames me reçurent avec une bienveillance que je n'oublierai jamais de ma vie. J'avais cru ne pouvoir rencontrer une communauté aussi édifiante que celle d'Alost et je retrouve ici sa fidèle image. Vous seriez touchés de voir la charité qui règne dans cette maison. Par elle, la naissance, les talents, l'âge, les volontés, les sentiments, tout y est confondu. Elle unit étroitement les membres de cette nombreuse famille et nous fait trouver dans la religion un ciel anticipé !...

Adieu, chers Parents, c'est avec l'amour filial que je vous ai toujours porté, et qui s'accroît de plus en plus que je suis vôtre
Mouscron 5 mai 1831

Six jeunes personnes ne tardèrent pas à se réunir successivement à notre Postulante et quoiqu'elle-même ne fût que depuis huit jours au Couvent, elle les accueillit avec cet empressement, cette douce gaîté, qui ravirent ses nouvelles compagnes. Son cœur ne pouvait contenir sa joie, à l'aspect des grâces que le Seigneur lui préparait dans les exercices du Noviciat. Elle se disposa, selon nos usages, avec ses six compagnes à prendre le voile, par une retraite de plusieurs jours et elle le reçut dans les plus vifs sentiments de joie et de piété le 23 août 1831. Comme elle avait une grande dévotion à Saint Louis de Gonzague, elle demanda et reçut le nom d'Aloyse : « Mon Saint Patron », disait-elle, « n'a vécu que sept ans en religion, il est parvenu à une sainteté éminente ; je veux marcher sur ses traces, j'espère qu'il m'obtiendra la faveur de mourir comme lui à l'âge de 23 ans. »

Pénétrée de l'importance de bien commencer et d'être une sainte novice, si on veut devenir une sainte religieuse, elle se remit entre les mains de sa Maîtresse, avec un abandon et une confiance d'enfant, la conjurant de n'avoir point égard, à sa sensibilité et de ne l'épargner en rien pour la faire avancer dans la vertu. Sa vertu prouva constamment la sincérité de ce désir, elle ne témoignait jamais plus de reconnaissance que quand elle était avertie de quelque imperfection.

Durant son Noviciat, rapporte notre très révérend Instituteur, « elle se conduisit avec une sagesse et une maturité, que relevait une candeur admirable. Les heureuses dispositions de son cœur et de son esprit se développèrent avec un rare bonheur. Dans les visites que je fis alors au Couvent de Mouscron, j'en fus si agréablement surpris et si édifié que je ne pus m'empêcher de bénir le Seigneur, des merveilles que sa grâce opérait dans cette âme. Je regardais dès-lors cette novice comme un Ange que le Ciel avait destiné à l'édification et à la consolation des membres de la famille de Marie et de Joseph. Jamais je n'ai éprouvé le moindre sentiment contraire à cette première opinion que je m'étais formée de ce sujet. Dans mes entretiens avec les Supérieures de l'Institut, j'ai eu depuis longtemps l'habitude d'employer le nom d'Ange pour désigner notre chère Dame Aloyse. »

Persuadée qu'elle avait besoin du calme, pour connaître en tous temps, ce qui se passait en elle et pour discerner la voix des passions de celle de la grâce ; pour percevoir les pièges de l'ennemi et pour entendre les invitations du Divin Epoux, notre chère Novice mit tout en œuvre pour se procurer ce bienfait de Dieu et dès qu'elle l'eut obtenu, elle ne négligea jamais de travailler à le conserver. Voici ce qu'elle écrivit elle-même, après la confession, que selon notre coutume, elle fit avant sa prise d'habit : « Me voyant à présent toute pure, comme au sortir du baptême, ainsi que me l'a dit mon confesseur, je conserverai, par votre grâce, ô mon Dieu, dans toute sa blancheur et dans tout son éclat, la robe d'innocence, que je viens de recouvrer par le sacrement de pénitence. Puisque vous avez bien voulu me donner le baiser de réconciliation et de paix, je veillerai soigneusement sur mon cœur, afin de ne jamais y donner entrée, sous quelque prétexte que ce soit, à l'agitation, au trouble, à la méchanceté, au découragement. Je veux m'appliquer à ne chercher que vous, ô mon Dieu, et à demeurer dans une parfaite indifférence, pour tout ce que vous exigerez de moi par mes Supérieurs. Séparée pour toujours du monde et appelée à devenir l'Epouse d'un Dieu, quelle ne doit pas être ma reconnaissance ; je serais un monstre d'ingratitude, si je ne répondais pas à tant de faveurs !... Mais non, mon Dieu, je veux vous rendre amour pour amour, jusqu'au dernier soupir de ma vie. »

Chapitre 5

Détails de la Maîtresse des Novices sur la conduite édifiante de son élève Aloyse – Sa profession –

On peut voir par la lettre suivante adressée à la Supérieure Générale, par la Maîtresse des Novices, avec quelle ferveur, notre Novice passa le temps de son noviciat.

« Ma Révérende Mère Générale,

J'ai appris avec la plus grande joie que vous allez faire écrire la vie vraiment angélique de notre chère Sœur Madame Aloyse. Dieu, m'ayant choisie, quelqu'indigne que j'en fusse, pour donner à cette âme d'élite, les premiers principes de la vie monastique, je vous rapporterai volontiers, ce que tant de fois, je n'ai pu m'empêcher d'admirer. Jamais je n'ai remarqué en elle la moindre altération d'humeur, le plus petit manquement contraire à la charité et à l'obéissance. Elle était si persuadée qu'en obéissant à ses Supérieurs, elle obéissait à Dieu même, qu'elle reposait sur elles la plus entière confiance. Elle leur découvrait les plus secrets replis de son cœur, sans calcul, sans arrière pensée et avec une candeur admirable : un seul mot de leur part suffisait pour dissiper ses doutes. Par exemple, elle s'inquiétait de ne pas faire assez d'austérités. D'autres fois, si ses Sœurs lui avaient dit un mot désagréable, après avoir répondu d'une manière angélique, elle craignait encore, ou de l'avoir provoqué, ou de ne l'avoir pas reçu avec assez de douceur. Mais ce seul mot : soyez tranquille, la rassurait . « Oh ! que je suis contente ! disait-elle ; que je suis à l'aise ! je m'en vais avec un nouveau courage... » Au moindre signe de leur volonté, elle abandonnait tout pour voler où l'obéissance l'appelait. Je pouvais changer ses occupations autant de fois que je le trouvais bon ; je pouvais lui commander les choses les plus difficiles, les plus répugnantes même, sans jamais la prendre au dépourvu, on eut dit que j'arrivais toujours à point nommé, que j'avais deviné ce qui lui était agréable. A l'exemple de son glorieux Patron Saint Louis de Gonzague, elle cherchait les plus bas offices de la maison, et quand il lui était permis d'aider les sœurs converses à laver la vaisselle et à balayer, elle le faisait avec une véritable joie, s'emparant avec avidité de ce qu'il y avait de plus humiliant et de plus onéreux. Elle évitait de parler d'elle-même, cachant avec certaine finesse ce qui pouvait lui attirer des éloges et détournant adroitement la conversation dès qu'il pouvait lui en revenir quelque louange ; au contraire elle exagérait et avouait franchement devant la communauté, ce qui pouvait l'humilier. Elle se plaisait à considérer dans ses sœurs leur titre d'Epouses de Jésus-Christ, elle avait pour chacune d'elles, la plus sincère estime et les aimait de cette sainte affection, qui ne bannit pas le respect.

Les dons intellectuels dont Dieu l'avait favorisée, joints à un travail assidu pour acquérir de nouvelles connaissances et être utile aux jeunes personnes, au bonheur desquelles elle brûlait de sacrifier sa vie et ses talents en firent une Maîtresse accomplie. Toujours, elle était attentive à copier ce qu'elle trouvait de bon dans les autres et à recueillir ce qui pouvait servir à son instruction.

Quels que soient les termes que j'emploie pour caractériser sa douceur, je suis certaine de rester de beaucoup au dessous de ce que je devrais en dire, car cette vertu était son fonds, c'était elle-même. Elle aurait tout souffert plutôt que de permettre qu'elle reçut la moindre altération en elle. Elle avait acquis un tel empire sur son cœur que dans les occasions les plus imprévues, l'ennemi n'avait pas à lui dérober, même un premier mouvement. Son maintien, sa démarche, son ton de voix étaient si religieux et si convenables qu'on peut dire qu'ils étaient réglés d'après ce conseil de l'apôtre : que votre modeste soit connue de tout le monde, parce que Dieu est présent.

Très souvent, elle sollicitait la permission de pratiquer des austérités. Si la prudence ne me permettait pas toujours de satisfaire sa ferveur en ce point elle s'en dédommageait par des actes continuels de mortification et de renoncement intérieurs. On comprend en effet qu'il en faut beaucoup pour pratiquer la vertu et pour remplir fidèlement ses devoirs en tout temps et en toute circonstance comme elle l'a fait.

Souvent après un examen sévère, elle ne trouvait rien dont elle devait s'accuser au tribunal de la pénitence ; alors elle venait avec simplicité me prier de l'examiner. On conçoit que je me trouvais souvent embarrassée et obligée d'entrer dans des explications, que la perfection seule ou l'expérience est capable de comprendre.

Son recueillement avait quelque chose de remarquable ; tout appliquée à faire en union, avec son divin Sauveur, ce que l'obéissance lui ordonnait, elle restait étrangère à ce qui n'était pas de son ressort ; aussi n'éprouvait-elle guère de distractions dans ses exercices de piété. Tant de fidélité à la grâce lui valurent de douces communications avec l'Epoux des âmes. Son cœur et son esprit la portaient par une pente douce et facile, à s'occuper du seul objet de son amour. Un objet en croix, une échelle, un marteau, lui rappelaient avec attendrissement la passion de notre Divin Sauveur. Un arbre chargé de fruits, une plante languissante, lui faisaient faire d'humbles retours sur elle-même. Notre divin Maître, me disait-elle un jour, que nous nous promenions au jardin, m'a placée en si bonne terre, il m'a arrosée de tant de grâces, comme cet arbre je devrais être chargée de vertus et de mérites. Mais hélas ! je ressemble bien plus à cette plante sans vigueur. Une autre fois voyant des ouvriers travailler : que ces hommes auront de mérites, disait-elle, s'ils travaillent pour le Ciel. Mon Dieu, veuillez leur tenir compte de leurs sueurs, s'ils ne vous l'offrent pas, c'est qu'ils l'oublient.

Dans la prière, il lui arrivait souvent de verser de douces larmes de dévotion et d'être tout absorbée en Dieu. Enfin arriva le moment si vivement attendu de sa consécration entière et irrévocable à l'Epoux des Vierges ; je n'essaierai pas de rendre la sainte ardeur, la vive émotion avec lesquelles elle fit cet acte si solennel et si auguste aux yeux de la foi. Ce que le monde regarde comme sacrifice, pour elle n'était que faveur : immoler à mon Dieu, mon cœur, ma volonté et tous les biens de ce monde, par les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, c'est, disait-elle, échanger des épines contre des roses ; c'est sacrifier des soucis pour recueillir la paix, c'est donner le néant pour avoir le tout ; c'est me consacrer à un ami, à un époux, qui renferme en lui seul, dans un degré infini toutes les beautés, toutes les perfections qui peuvent charmer notre âme ! Oh ! que mon bonheur est donc grand !... Dans l'élan de ma reconnaissance, je ne cesserai de m'écrier avec David : Le Seigneur n'en n'a pas fait autant à toutes

les nations ! Que lui rendrai-je pour tous les biens que j'en ai reçus ?... Ce n'était qu'avec attendrissement qu'elle parlait de son bonheur et de son impuissance à témoigner sa reconnaissance au Divin Epoux. Remplie de ces sentiments, nul sacrifice ne lui coûtait ; elle recherchait même avec empressement l'occasion d'en faire.

Ici se borne ma tâche ; toute sa vie, comme vous le savez, ma Révérende Mère Générale, ne fut qu'un enchaînement d'actes de vertus tous plus parfaits les uns que les autres. Puissent dans tous les temps, les membres de notre religieuse famille se former d'après ce modèle accompli que le Ciel, hélas ! nous a trop tôt ravi !... »

Elle avait compris qu'il n'est point de morale plus nécessaire, ni de pratique plus fréquente que le sacrifice de notre volonté propre, à l'adorable volonté de Dieu. Cette soumission continuelle de toutes ses passions procura constamment à Madame Aloyse cette vue claire de ses devoirs et cette faim insatiable de faire la volonté de son céleste Epoux.

Chapitre 6

Son amour pour la sainte Règle – Son zèle pour l'éducation de la jeunesse – Sa gaîté – Conversion de son frère qui se fait trappiste –

Dès avant sa profession, elle fut atteinte d'un mal de tête qui ne la quitta presque pas, jusqu'à sa mort ; il formait un cercle, comme si notre Divin Sauveur eut sans cesse voulu lui rappeler la cruelle couronne d'épines dont les juifs ont ceint son auguste chef. Quoique son mal fut parfois assez violent Mme Aloyse ne s'en plaignait jamais ; elle n'eut pas même employé certains remèdes qui la soulageaient pour quelques instants, si l'obéissance ne lui en avait fait un devoir. Elle unissait constamment cette souffrance à celle de Jésus Christ et elle s'estimait heureuse d'y avoir part quotidienne.

Persuadée que toute la perfection d'une religieuse consiste dans le fidèle accomplissement de sa règle, Madame Aloyse s'y était attachée de toute l'affection de son âme. Rien ne lui tenait tant à cœur que d'en garder les moindres observances ; c'était le contrat qu'elle avait signé le jour de sa sainte Profession ; c'était le contrat fait entr'elle et le Divin Epoux ; ce devait donc être sa boussole et le code de ses moindres actions : aussi non seulement elle la pratiquait à la lettre, mais elle en possédait pleinement l'esprit ; elle aurait aimé de demander la permission de faire une visite extraordinaire au Saint Sacrement , mais la crainte de se singulariser l'arrêta. » Je ne sais, disait-elle, tout ce qui s'éloigne de la voie commune me fait peur ». C'était qu'elle était convaincue que hors de la règle on ne peut qu'errer et que rien n'est plus préjudiciable à une communauté que ce qui tendrait à faire plus ou moins que ce que la Règle prescrit. Ingénieuse à trouver le loisir de faire sur le champ ce qu'on réclamait de son obligeance, elle s'offrait fréquemment pour faire la lecture aux sœurs converses qui dinaient après la communauté, ou bien pour remplacer les Dames surveillantes, près des élèves. Elle le faisait surtout aux jours de fête, parce que alors la récréation offrait plus d'agrément, offrait aussi matière à un plus grand sacrifice. En toute circonstance on eut dit que ce qui coûte à la nature, lui était agréable, tant elle s'y prêtait généreusement et de bonne grâce.

Elle était aussi charitable d'esprit et de cœur, qu'elle l'était d'action ; toujours on la voyait compâter aux maux du prochain, excuser ses faiblesses et jamais on ne l'entendait dire le moindre mal de qui que ce fût.

Non contente de soigner sa propre perfection, Madame Aloyse avait un grand zèle pour le salut de la jeunesse. Elle savait que nul encens n'est plus agréable à Jésus-Christ, que de lui conserver, ou de lui ramener des âmes pour lesquelles il a versé tout son sang. Elle n'ignorait pas les magnifiques récompenses qu'il réserve à ceux qui instruisent les autres dans les voies du salut, aussi regardant cette double mission de se sanctifier et de sauver les autres, comme la plus insigne faveur, elle en remplissait avec joie les devoirs nombreux. La méditation fréquente des travaux, des souffrances et des humiliations du divin Sauveur, alimentait son zèle. Elle aimait à le considérer instruisant ses disciples, attirant à lui les enfants ; sa ferveur s'enflammait au souvenir de ces paroles : si vous m'aimez, paissez mes brebis, paissez mes agneaux. Elle était ingénieuse à porter ses élèves à la piété, à leur faire aimer le devoir. Elle savait que la sagesse ne peut se montrer aux enfants qu'avec un visage riant. A l'exemple de Jésus-Christ, dont l'Esprit-Saint nous apprend que le commerce n'a point d'amertume, Madame Aloyse avait toujours le caractère facile, égal, généreux, l'air gai et serein, les manières nobles et modestes. Sa piété simple et naturelle, pleine de sentiment, lui gagnait le cœur de ses élèves et les attachait au joug de Jésus Christ. Une tendre sollicitude l'associait à tous leurs intérêts. Jamais elle ne commençait sa classe sans la recommander aux Saints Anges. Par certains expédients que le zèle ne manque pas de fournir, elle avait l'art d'écarter, ce que l'étude a d'ennuyeux. Elle encourageait ses élèves si bien, que rarement elle dut recourir aux réprimandes, et alors même, elle les entremêlait de tant de bonté, qu'elles excitaient à la fois le repentir et la reconnaissance, sans jamais provoquer le murmure.

Sa dévotion pour la Sainte Vierge s'accrut encore après sa profession ; la pensée qu'elle était membre d'une famille dont Marie était la souveraine et la mère la faisait tressaillir de joie et lui donnait la confiance la plus filiale. Dans tous ses besoins, elle recourait à Jésus par Marie et Joseph, ses augustes patrons ; son âme s'épanchait habituellement et avec délices devant eux : « Oh ! que nous sommes heureuses », répétait-elle souvent « que nous sommes privilégiées ! Nous avons Jésus pour Epoux ! Marie pour Mère et Saint Joseph pour Père !... »

Elle aimait les récréations de cette gaîté douce et modeste qui délasse l'esprit, réjouit l'âme et porte à la vertu. Sa gaîté était plutôt continuelle qu'extrême. Elle possédait l'art délicat d'amuser sans blesser personne.

Lorsqu'on lui adressait des louanges, elle s'humiliait et disait : « Voilà encore une personne qui a pitié de ma faiblesse ». Elle demandait fréquemment à ses consœurs de vouloir l'avertir de ses défauts et témoignait une sincère reconnaissance chaque fois que pour satisfaire son humilité on lui faisait quelque remarque.

Sa sœur puinée qu'elle avait toujours particulièrement aimée vint se consacrer à Dieu dans notre Institut. L'égle affection qu'elle avait pour toutes ses sœurs, faisait qu'on ne pouvait discerner celle qui l'était selon la nature. Cette sœur encore Novice, lui dit un jour qu'elle s'inquiétait de n'avoir pas, depuis longtemps reçu des nouvelles de ses Parents. « Oh ! cela n'est rien » répondit-elle et s'éloigna. Ce détachement ne se démentit en aucune circonstance, comme on le verra dans sa dernière maladie.

Le souvenir de ses vertus exerçait une influence si heureuse et si puissante sur les personnes qui l'avaient connue, qu'il aida plus d'une fois à ramener dans la voie du salut, ceux qui avaient eu le malheur de s'en écarter.

Un de ses frères affligeait ses vertueux parents par son inconduite. Au sein de sa solitude, Madame Aloyse adressait au Ciel, les prières les plus ferventes pour qu'il remit dans la bonne voie ce frère égaré : ses vœux furent exaucés, non seulement , il se convertit, mais par une grâce spontanée et qui jeta toute la ville dans l'étonnement, il se fit Trappiste. Malgré son désir d'expier par la pénitence ses égarements passés, ce nouveau genre de vie si opposé à celui qu'il avait mené jusqu'alors, lui parut si dur, qu'il crut ne pouvoir le supporter et il tomba dans l'abattement le plus complet. Il écrivit à Madame Aloyse pour lui communiquer la résolution qu'il avait prise de rentrer dans le siècle et comme il ne doutait pas que ce fut à ses prières qu'il dût sa conversion, il s'y recommanda de nouveau. La Révérende Mère conseilla à Madame Aloyse d'écrire à son frère ; elle le fit d'une manière si persuasive et si consolante qu'il reprit courage et s'adonna avec un nouveau zèle aux austérités de sa Règle. La seule pensée de sa jeune sœur l'aidait à vaincre les difficultés et donnait à sa volonté, toute l'énergie dont il avait besoin. D'après le témoignage de ses Supérieurs, il devint un excellent Trappiste et le modèle de ses frères.

Chapitre 7

Dame Aloyse est secrétaire de l'Institut – Elle désire ajouter un quatrième vœu, à ses vœux de religion –

Quoique Madame Aloyse fut fort jeune, ses vertus et ses talents la firent élever à la fonction de Secrétaire de l'Institut. Cette promotion fit beaucoup souffrir son humilité, néanmoins elle se soumit aveuglément à la décision de sa Supérieure, bien convaincue que Dieu ne lui refuserait pas les grâces nécessaires pour remplir l'importante charge qu'il venait de lui imposer. Elle n'espérait pas en vain ; le Seigneur lui communiqua des lumières, qui la rendirent utile dans le conseil de la Supérieure générale. Elle tint les livres et les écrits de l'Institut avec un ordre et une perfection admirables. Dans les visites qu'elle fit aux couvents avec la révérende Mère générale elle édifia les religieuses au plus haut point ; sa conduite en effet fut pour toutes une Règle vivante ; son attachement à l'Institut se prouvait par un zèle et un dévouement constants à ses intérêts. Comme elle était chargée de copier la Sainte Règle, il lui arrivait souvent de s'écrier : Qu'elle est belle ! Qu'elle est parfaite ! Puis elle la baisait avec transport et vénération.

Pressée toujours d'un désir plus vif de sa perfection, elle demanda à notre révérend Fondateur, la permission d'émettre un quatrième vœu qui l'obligeât à faire toujours ce qu'elle croirait de plus parfait et de plus agréable à Dieu.

Voici ce que nous extrayons de trois de ses lettres :

« Maintenant, mon très révérend Père, j'ai à vous soumettre une chose de la plus grande importance. Il y a quelques mois, j'ai lu dans le vie de Sainte Thérèse qu'elle s'était engagée par vœu à faire toujours ce qu'elle croirait de plus parfait. Depuis ce temps là, j'ai le plus vif désir de faire le même vœu. Je sais que ma vie est bien différente de celle de cette Sainte, mais il me semble entendre au fond de mon cœur, le doux Jésus me dire, qu'il m'aidera à l'accomplir et que je n'ai rien à craindre : Oui, mon révérend Père, mon âme se réjouit en pensant qu'elle sera unie à son Epoux par des liens plus étroits encore. La nature s'effraie bien quelquefois et voudrait me faire croire que je perdrai la paix en faisant ce vœu, parce que je serai souvent dans le doute pour savoir ce qui sera le plus agréable à Dieu ; mais de nouveau, je sens Jésus me répondre que je n'aurai qu'à obéir, que ce vœu m'aidera à ne laisser passer aucune grâce sans en profiter. A présent que je vous ai fait connaître les sentiments de mon cœur, mon révérend Père, je laisse tout à votre décision et je suis même dans l'indifférence sur ce que vous déciderez. Je goûte une grande tranquillité d'âme et quoique j'en sois indigne, mon doux Sauveur me favorise bien souvent de ses divines consolations. »

Un peu plus tard :

« Je viens vous témoigner toute ma reconnaissance pour les prières que vous adressez au Seigneur par rapport au vœu dont je vous ai parlé ; je joins les miennes aux vôtres. Je pense quelquefois que je ne comprends pas assez la grandeur des obligations de ce vœu, puisque depuis que je vous en ai parlé, je m'abandonne paisiblement à votre décision. Comme vous me le recommandez, je travaille à faire tout au plus parfait. Ah ! mon révérend Père, puis-je être toujours fidèle à la grâce ! Je sens depuis quelque temps surtout que le bon Dieu m'en fait d'extraordinaires : son divin amour s'enflamme dans mon cœur ; aujourd'hui encore pendant la méditation et la communion, je versai des larmes abondantes, en considérant toutes ces bontés pour moi. »

Une autre fois :

« Passons à ce dont je vous ai parlé dans mes lettres précédentes. Puisse le Divin Epoux m'inspirer ce que je dois vous dire ! Je sens toujours le même désir de faire ce vœu, si vous me le permettez ; je n'éprouve pas de crainte pour le faire. Je jouis toujours d'une grande paix. Le démon vient quelquefois faire un peu de bruit par des pensées d'amour propre, mais j'appelle Jésus à mon secours et le trouble ne pénètre pas jusqu'à mon âme . J'ai beaucoup de dévotion à la Sainte Vierge et j'espère obtenir par l'intercession de cette bonne Mère, tout ce que je demanderai à mon Divin Epoux, qui continue à me faire goûter de plus en plus combien son joug est doux. »

Notre révérend Fondateur ne crut pas prudent de lui permettre de faire ce vœu, craignant que par l'extrême délicatesse de sa conscience, elle ne perdît le calme précieux qu'elle avait goûté jusqu'alors. Madame Aloyse se soumit humblement à cette décision, mais elle continua par une grande fidélité à tous ses devoirs à tendre à une grande perfection.

Chapitre 8

Dame Aloyse devient Supérieure et établit un nouveau couvent – Elle donne les détails de cette fondation à notre très révérend Fondateur –

Le six Octobre 1837, elle fut nommée Supérieure et envoyée avec quelques religieuses à Bruxelles, pour y commencer un Couvent sous le patronage des Sts Anges. La nouvelle responsabilité que cette charge lui assumait l'ébranla un peu et lui fit verser quelques larmes involontaires, mais s'exhortant au même instant : « Que fais-je, allons du courage, Dieu m'aidera, puisque j'agirai par obéissance. In nomine Domine, sous la protection de Marie et de Joseph, je pars ; priez beaucoup pour moi. » Et elle prit courageusement congé de ses sœurs, quoiqu'elle ne se dissimulât pas les difficultés inséparables d'une nouvelle fondation. Dieu fit voir par les bénédictions qu'Il répandit sur cette maison confiée à notre jeune Supérieure, combien l'abandon total de sa volonté lui est agréable. En peu de temps ce nouvel établissement fut dans un état prospère ; l'ordre, la régularité la plus parfaite y régnaient. Tout y respirait une fidélité inséparable d'une communauté fervente. Voici quelques détails qu'on donne Madame Aloyse :

« Mon très révérend Père,

Malgré notre empressement à préparer tout d'abord la demeure du Divin Maître, il nous a été impossible d'y mettre moins de huit jours, de sorte que durant ce temps, nous avons été privées du Saint Sacrement.

Que ces jours nous ont paru longs ! Toutes nous sentions vivement la privation de ce grand bonheur et la vérité de ces paroles du cantique :

Sans Jésus rien ne peut plaire,

Tout est dur, tout est amer...

Avec lui tout est délices,

Tout est source de douceurs,

Tout est avant-goût, prémices,

Du séjour de son bonheur.

Oui, vivre avec Jésus, habiter sa sainte maison, c'est un véritable paradis sur la terre. Hier, pour la première fois, on nous a dit la Sainte Messe, dans notre Couvent. Profondément touchées de la bonté de Dieu, qui veut bien résider ici pour l'amour de six de ses épouses, nous en faisons le sujet habituel de nos entretiens et nous lui promettons de l'aimer et de lui faire notre cour, avec d'autant plus de ferveur que nous sommes moins nombreuses.

L'ostensoir, les reliques, les tableaux et les autres précieux cadeaux que votre générosité a dédiés à notre chapelle et à notre bibliothèque sont arrivés en bon état. Chaque jour, très révérend Père, vous ajoutez à la dette de reconnaissance que je vous ai déjà. Jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous ; mais dans l'impuissance où je suis de payer de retour vos infinies bontés, je m'adresse à mon tout aimable et divin Epoux ; il est si riche et si généreux ! Il voudra bien se charger de mes dettes. Oui, Il exaucera, j'espère, les vœux que je lui adresse si souvent pour le bonheur du plus digne, du meilleur des Pères et Il me donnera les grâces dont j'ai besoin pour accomplir, pendant toute ma vie, ce qu'Il désire de moi.

Notre petite communauté va bien. Les tentations que notre chère Dame x éprouve proviennent en grande partie je crois, de la crainte qu'elle en a. Je tâcherai de faire tout ce qui est en moi pour lui procurer la paix et pour lui faire envisager le bon Dieu comme le plus tendre des Pères. C'est chose assez curieuse de voir notre petit ménage ; une quantité de meubles même nécessaires nous manquent, mais nous nous tirons gaîment d'affaire le mieux que nous pouvons et sommes heureuses de ressentir les effets de la sainte pauvreté.

Le caractère de nos jeunes Bruxelloises est bon ; elles sont aimables et polies. Quoique toutes de bonnes familles, elles sont peu avancées dans les sciences surtout dans celle de la religion. Nous leur apprendrons à connaître, à aimer et à servir notre Dieu, si bon et si aimable. Déjà nous remarquons qu'elles prient mieux, qu'elles entendent avec plaisir les instructions religieuses.

Messieurs les ecclésiastiques nous sont fort dévoués ; ils nous assurent que nous ferons beaucoup de bien à Bruxelles, vu la présence de maisons d'éducation religieuse. Ils disent de vous, très révérend Père, des choses si flatteuses que je craindrais de blesser votre modestie en vous les rapportant. Pour ce qui me concerne, je goûte toujours mieux, combien il est doux d'appartenir à Jésus ; combien est aimable le joug de ce tendre Epoux. Ah ! que n'ai-je les cœurs de tous les hommes pour l'aimer, pour lui témoigner ma vive reconnaissance et pour lui redire mon regret de lui avoir été si souvent infidèle !

Chapitre 9

Sa dernière maladie – Sa résignation – Son détachement – Son agonie – Portrait de Madame Aloyse –

Les religieuses heureuses de vivre sous une Supérieure si pleine de vertu et de sagesse faisaient des vœux pour que le Ciel la leur conservât longtemps. Un riant avenir paraissait être réservé à cet établissement, lorsque la Providence vint les soumettre à une rude épreuve par la perte sensible et prématurée de cette excellente Dame Aloyse. Le 28 Décembre, elle sentit les premières

atteintes du mal qui la conduisit au tombeau. Ce ne fut pendant les quinze premiers jours qu'un rhume, qui au sentiment du médecin n'offrait aucun danger ; cependant ayant un pressentiment de sa fin prochaine, elle demanda à se confesser. Le confesseur la voyant accablée et jugeant qu'il n'y avait pas urgence lui dit de se reposer, qu'il reviendrait le lendemain. Cependant des symptômes alarmants s'étant déclarés inopinément, on fut obligé, le soir-même, d'appeler le confesseur. Il confessa notre chère malade, et le lendemain il lui administra les sacrements des mourants. Elle passa dans de continuel élan de piété la nuit suivante. « O Jésus » s'écriait-elle, « ne tardez pas, je ne puis plus vivre sans vous ; mon âme se consume en désirs... Que la nuit est longue !... » Sans cesse elle demandait l'heure et redoublait l'ardeur de ses soupirs. Enfin le moment si vivement désiré arriva. La communauté se réunit auprès de son lit ; après les touchantes cérémonies usitées en pareille circonstance dans notre Institut, notre chère malade réunit toutes ses forces pour adresser des paroles d'encouragement et d'édification, à ses chères filles qui fondaient en larmes. Puis elle reçut dans les plus admirables sentiments de religion son Dieu et son tout, pour lequel elle n'avait cessé de vivre et dans les bras duquel, elle allait bientôt mourir.

La révérende Mère générale ayant appris le danger où se trouvait notre Ange Aloyse et ne pouvant se rendre à Bruxelles, lui envoya Madame Olympiade sa Vicair et Supérieure du Couvent d'Alost., qui ne la quitta plus ; elle recueillit religieusement et nous transmit les détails suivants : « Lorsque j'entrai dans la chambre de notre chère malade, elle me dit avec l'accent de la joie la plus vive : quelle belle cérémonie a eu lieu ce matin ! J'ai reçu mon divin Sauveur en viatique ; on m'a administré le sacrement de l'Extrême Onction et donné l'absolution générale. Comme c'est touchant ! » Et baisant son Crucifix avec effusion : « O mon Dieu, que vous êtes bon ! Que je vous aime ! » Je l'engageai à ne point tant parler, à prendre du repos : « Oh laissez-moi, je vous en prie, parler de mon divin Epoux, cela ne me fatigue pas, au contraire, cela me soulage. » Néanmoins, la fièvre devint violente et la jeta dans un délire presque continu. Dans ses moments lucides, elle me disait : « Oh, ma révérende Mère, parlez-moi du bon Jésus, je suis accablée ! » A peine avais-je dit quelques mots que ses forces semblaient se ranimer, son cœur s'enflammait et de douces larmes coulaient de ses yeux. Le confesseur et les médecins recommandaient de la ménager sur ce point, persuadés que de si vives émotions devaient la fatiguer et épuiser le peu de forces qui lui restait. Dans son délire, elle conversait constamment avec le Ciel, répétait ses actes, l'Ave Maria, se consacrait au Cœur de Jésus, faisait des signes de croix.

D'autres fois, elle exhortait les élèves à la piété avec une onction qui nous attendrissait jusqu'aux larmes. Une nuit, elle avait la fièvre et le délire plus forts que jamais, elle était si agitée qu'il fallait la tenir dans son lit ; tout à coup, elle se calma, lève les regards au Ciel et dit en cherchant à se dessiller les yeux : « Mais, ma bonne Mère, vous me dites que c'est si beau, je ne vois rien, j'ai quelque chose devant les yeux ! » Puis elle s'écria en tendant les bras : « O beau Paradis, beau Paradis ! Que je serai bien en Paradis ! »

Quoique sa maladie fut très douloureuse, on ne l'entendit jamais faire la moindre plainte. Je lui demandai si elle souffrait beaucoup ? « Oh oui, mais ce n'est rien en comparaison de ce que Notre Seigneur a souffert ; je voudrais souffrir davantage. »

Vous souffrez pour lui, n'est-ce pas, ma chère sœur ? – Oui, oui, ma révérende Mère, je crois bien que c'est pour Lui ! Puis elle pressait de nouveau son crucifix sur son cœur. La maladie lui donnait un tel dégoût pour tout médicament et toute boisson qu'elle serrait les dents pour ne rien avaler. Quand je l'engageais à en prendre par obéissance, elle croisait les mains sur la poitrine et répétait : « Oh oui, par obéissance ! » D'autres fois, elle s'exhortait elle-même en disant : « en l'honneur de la passion de Notre Seigneur, du sacré Cœur de Marie, de St Joseph ! » Voyant que ses consœurs pleuraient : « Oh ! leur dit-elle, il faut avoir plus de courage ; le divin Epoux nous aime, il n'arrivera que ce qu'il lui plaira ». Son détachement, comme nous l'avons dit, avait quelque chose d'admirable : elle me demandait si j'avais donné connaissance de son état à notre très révérend Fondateur ? Oui, lui répondis-je. Je voudrais bien le voir encore une fois ; mais non, tout comme Dieu veut, je ne désire rien. Cependant notre révérend Fondateur vint lui faire une visite. Plus touchée de la peine qu'il éprouvait, que de ses propres maux, notre chère malade lui dit : « Mon révérend Père, je guérirai bien encore – comme le bon Dieu veut n'est-ce pas mon enfant. Alors voyant qu'elle ne devait pas dissimuler son désir de mourir : Oh oui, certainement, comme le bon Dieu veut !... Si vous vouliez me permettre encore une fois de communier ! Si je pouvais encore recevoir mon divin Epoux ! Cette faveur lui fut accordée. Le démon jaloux de son bonheur essaya de la troubler, lui faisant croire que la paix qu'elle avait goûtée pendant sa vie ne venait pas de Dieu ; elle en fit part à notre très révérend Père. Dans ce moment suprême encore, elle fit preuve de sa grande docilité, car un mot suffit pour lui rendre le calme. Trop ému et craignant de la fatiguer, notre révérend Père partit sans la revoir ; elle demanda s'il était encore au Couvent, et sur ma réponse négative : « C'est bien » et elle ne s'occupa plus que du Ciel.

Le 21 Février 1838, vers onze heures du matin, elle entra en agonie et recouvra une grande présence d'esprit jusqu'à sa fin. La communauté ne la quitta plus ; la Dame Vicair récita les prières des agonisants et beaucoup d'autres prières que Madame Aloyse affectionnait particulièrement ; pendant tout ce temps notre chère malade témoignait de la ferveur de ses sentiments, en s'efforçant de répéter quelques mots et fixant amoureusement ses regards sur son Crucifix et sur les statues de la Ste Vierge et de St Joseph qu'on avait placées au pied de son lit. Elle était mourante que je lui demandais encore si elle prierait beaucoup pour notre Institut ; elle sourit en faisant plusieurs signes d'adhésion.

Chaque fois que je prononçais les saints noms de Jésus et de Marie, on eut dit qu'on l'électrisait ; ce fut en prononçant ces saints noms qu'elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à quatre heures de l'après dîner ; âgée de 23 ans et deux mois.

Elle avait, comme nous l'avons vu, désiré mourir à l'âge de Saint Louis de Gonzague ; le Ciel exauça ce vœu ; à l'imitation de son saint Patron, elle fournit en peu d'années la carrière des parfaits.

Selon notre coutume, elle fut exposée à la piété des fidèles ; quoiqu'elle n'eut habité Bruxelles que cinq mois, le bruit de ses vertus s'était tellement répandu, qu'on venait de toutes parts, la voir avec un religieux empressement et qu'on sollicitait quelque petit objet qui eut été à son usage. On éprouvait auprès de cette jeune vierge quelque chose de consolant ; on se plaisait à considérer cette physionomie qui portait encore l'empreinte du sourire et des belles vertus qui avaient orné son âme. On peut dire de cette parfaite

religieuse comme de St François de Sales dont elle avait copié les aimables vertus qu'elle eut la gloire d'être aimée de Dieu et des hommes. Pendant sa maladie, chacun faisait des vœux pour son rétablissement ; on venait même de chez des personnes qui nous étaient inconnues, s'informer de sa santé. A la nouvelle de sa mort, les élèves furent inconsolables, les parents mêlèrent leurs larmes à celles de leurs enfants. « Quelle perte, » disaient-ils, « pour Bruxelles et pour la jeunesse ! C'était une supérieure unique et telle que nous n'en aurons plus. » En effet, les dons de la nature et ceux de la grâce en faisaient une personne accomplie.

Elle était d'une taille svelte, bien proportionnée et assez grande. Sa physionomie était agréable, un doux sourire l'animait toujours ; On y lisait ce calme, cette heureuse paix que procure la victoire sur les passions et leur soumission au devoir. Ses yeux étaient bleus vifs et spirituels ; ils reflétaient le bonheur de son âme pure et innocente, et son regard candide exprimait je ne sais quoi de satisfait et de facile qui met tout le monde à l'aise autour d'elle. Tout son air respirait cette douceur, cette suavité que donne le commerce assidu avec Jésus Christ le plus doux et le plus humble des enfants des hommes. En un mot l'extérieur de cette jeune religieuse annonçait si naturellement la félicité dont elle jouissait dans son état qu'il était impossible en la voyant de n'en être point convaincu et que l'on admirait et louait Dieu des faveurs si sensibles qu'Il donne même dès cette vie à ses fidèles servantes, à ses épouses généreuses.

Sentiments et résolutions de Mme Aloyse avant sa Profession

Dans quelques jours, je vais avoir le bonheur de faire ma sainte Profession ! O Jésus, vous êtes mon principe, vous êtes ma fin et mon souverain bien et vous voulez encore devenir mon Epoux ! Faites donc que toutes mes actions vous soient irrévocablement consacrées ; faites que je ne respire plus que pour votre amour. Je veux travailler avec un zèle nouveau à ma perfection. Je ne perdrai pas de vue que pour être l'Epouse de Jésus Christ et mériter la couronne éternelle, il faut toujours se faire violence et chaque jour faire des progrès. Vous marchez en avant, o mon Divin Maître ! Je dois vous suivre et bien prendre garde de vous perdre de vue. Chaque fois que je vous invoquerai, vous m'assisterez, vous me donnerez la main, partout où la route sera un peu difficile et bientôt j'irai me reposer en vous pour toujours.

Je prends le ferme propos de bien observer les saints vœux que je vais prononcer. Je mettrai mes délices à méditer votre sainte pauvreté et à l'imiter aussi parfaitement que je le pourrai ; vous conservant toujours mon cœur libre de tout attachement et le réjouissant si j'éprouve quelque privation. Je me considérerai, comme un véritable pauvre ; je recevrai ma nourriture et mon vêtement avec gratitude, comme une aumône, que je ne mérite pas. Je soignerai ce qui est à mon usage et je ne disposerai pas de la plus petite chose sans permission.

J'observerai mon vœu d'obéissance par une soumission aveugle envers mes Supérieures, me persuadant bien qu'elles tiennent votre place, o mon Dieu, et que vous me parlez par leur bouche. Je ne me contenterai pas de faire ponctuellement, tout ce qu'elles m'ordonnent, mais j'étudierai leurs désirs afin de m'y conformer. Je leur ouvrirai mon cœur, avec simplicité et m'en référerai à elles, comme à vous-même. Disposez donc de moi, o mon Jésus, pour tout ce que vous voulez ; je veux constamment mourir à ma volonté pour suivre fidèlement la vôtre. Je demanderai des permissions pour les moindres choses afin d'avoir toujours le mérite de l'obéissance.

A l'imitation de St Louis de Gonzague, j'imiterai le plus possible la pureté des anges ; je pratiquerai cette belle vertu par une vigilance continuelle sur mes sens. Je la demanderai à Dieu par l'intercession de la reine des Vierges. Je tâcherai d'exprimer dans ma personne cette candide gravité et cette paix qui conviennent aux Epouses de Jésus Christ.

Après ma perfection propre, je n'aurai rien tant à cœur que le salut de la jeunesse ; je m'appliquerai (à acquérir avec zèle) les qualités et le savoir qui font une bonne Maîtresse. Je formerai avec une sollicitude constante, selon le vœu de la Religion et de l'Institut, les élèves qui me sont confiées. Je tâcherai de les porter à la vertu, plus par mes exemples que par mes paroles ; je les recommanderai fréquemment à mon Divin Epoux, à nos Saints Patrons et à leur Ange gardien.

Résolutions de Madame Aloyse lorsqu'elle était Secrétaire et Supérieure

Lorsque je serai dans la peine ou dans l'embarras, j'aurai recours au Divin Epoux ; j'examinerai avec calme devant lui de quelle manière je dois agir ; si la chose ne réussit pas comme je l'aurais souhaité, je me résignerai à son adorable volonté.

Je ne m'inquiéterai jamais de ce que l'on pourra dire ou penser de moi, je n'aurai aucun respect humain. Plaire à mon Divin Epoux sera ma seule ambition.

Si on me loue, je rentrerai à l'instant en moi-même et je reconnaitrai que je ne suis que cendre et poussière ; qu'à Dieu seul appartient honneur et gloire.

Pour conserver la paix du cœur, je n'agirai jamais avec empressement ; je ne m'attacherai pas trop à ce que je ferai ; je travaillerai de manière à ne pas perdre la présence de Dieu.

Lorsque je me sentirai portée à faire mes actions moins parfaitement, je me demanderai, si c'est pour cela que je suis entrée en religion ?

Lorsque je devrai me rendre au parloir, je me recommanderai à la Sainte Vierge, j'userai d'une grande circonspection, pour ne m'écartier en rien des règles de la prudence et de la charité. Autant que les convenances le permettent, je parlerai de choses édifiantes.

Résolutions prise dans ses retraites

Le jour de ma retraite mensuelle, je ferai de sérieux retours sur moi-même, comme si je devais paraître devant Dieu et arrêter mes comptes avec lui. Je me rappellerai qu'en entrant au Couvent, je me suis dit avec l'Apôtre St Paul : Désormais le monde sera mort pour moi et moi, morte pour le monde. Le jour de ma prise d'habits, je me suis ensevelie avec Jésus-Christ, je dois donc être morte non seulement au monde, mais encore à moi-même, à mon corps, à mon esprit, à mon cœur, à ma volonté. J'ai embrassé fortement la croix, je l'ai pressée contre mon cœur ; j'ai promis de faire mes délices de tout ce qui mortifie la nature et détruit le vieil homme. Comment ai-je tenu mes promesses ?

Enfin au jour de ma Profession, je suis allée plus loin encore ; j'ai promis d'être désormais un autre Jésus-Christ, de le retracer dans ma conduite, de n'avoir plus de pensées, d'affections, ni de volonté que les siennes. C'est à ces conditions qu'il m'a reçue pour son Epouse et qu'un bonheur éternel m'a été promis dans le Ciel. Pleurons, o mon âme, nos infidélités passées ; prenons de bonnes résolutions pour l'avenir. Jetons nous dans le cœur du céleste Epoux et prions le de mettre dans le nôtre, les sentiments qui font la vraie religieuse.

Foi vive - Cette foi vive doit me guider toujours, mais surtout dans mes exercices de piété ; elle doit me rendre continuellement présent à l'esprit, un Dieu qui pénètre le fonds des cœurs ; elle doit me détacher des consolations dont il me favorise quelquefois et me faire surmonter courageusement les difficultés que je pourrai rencontrer dans l'accomplissement de mes devoirs.

Zèle de la perfection - Tout religieux doit travailler à sa perfection ; mais si je considère les grâces dont mon Divin Epoux ne cesse de me combler, je dois en conclure qu'il exige de moi une perfection plus qu'ordinaire. Qu'elle est douce la voie de l'amour, par laquelle Il veut me conduire ; courons y sans crainte ; aimons, aimons sans mesure celui qui mérite tout notre amour. N'oublions pas, o mon âme, que partout nous devons édifier nos consœurs et laisser après nous la bonne odeur de Jésus-Christ.

Prière vocale et mentale - Ce sont des moyens surs et indispensables pour parvenir à la haute sainteté à laquelle je suis appelée. Je m'en servirai avec une ferveur constante. Presque toujours, j'ai expérimenté, qu'en priant au nom de Jésus-Christ, avec confiance, j'ai obtenu. Souvenez-vous de vos fins dernières, dit l'Esprit Saint et vous ne pécherez jamais. Que ces considérations me détachent des choses de la terre et élèvent sans cesse mes pensées et mes affections jusqu'aux choses célestes.

Fidélité à la grâce - Vous n'oublierez pas, ô mon âme, que vous avez résolu de faire toujours ce que vous croirez le plus parfait, j'exécuterai donc, à l'instant même s'il est possible, ce que la grâce m'inspire.

Mortification des sens - Sans elle, je n'aurai jamais un empire parfait sur moi-même, jamais je n'atteindrai le but que je vise. Je ne me lasserai donc jamais dans ce saint exercice, il me procure la liberté des enfants de Dieu.

Amour généreux - Je répondrai à l'amour généreux de mon Dieu, je veux être à lui, sans le moindre partage, et ne balancer jamais un instant à faire les sacrifices qu'il exige de moi.

Pureté d'intention - Quel aveuglement ne serait ce pas, mon Dieu, si je faisais mes actions sans intention ou pis encore pour plaire aux créatures. Les faisant machinalement, elles seront sans mérite et je n'en aurai aucune récompense ; les faisant pour plaire aux hommes vous les regretterez et elles ne serviront qu'à ma condamnation. Si je travaille uniquement pour vous, je posséderai la paix. Qu'importe en effet, qu'on me loue ou qu'on me blâme ; que je sois malade ou que je me porte bien ; que j'éprouve des consolations ou que je sois soumise à des épreuves ; que j'ai telle ou telle occupation pourvu que vous soyez glorifié, o mon Dieu, le reste m'est tout indifférent.

Humilité profonde - Rappelons-nous, o mon âme, ces paroles de l'imitation de Jésus Christ : celui qui ne se croit pas le dernier de tous, n'a fait aucun progrès dans la vertu. Une âme pénétrée de son néant a droit au pardon, si elle commet des fautes, car le Seigneur dit : Je donnerai ma grâce aux humbles et je l'ôterai aux superbes. Je travaillerai donc à acquérir cette précieuse vertu ; je me défierai des personnes qui me flattent et je rechercherai celles qui ont la charité de me faire connaître mes défauts. Les humiliations n'ont rien qui déshonore, depuis que Jésus Christ en a fait ses délices. Si je parviens à obtenir la véritable humilité, oh que je serai heureuse !

Détachement absolu - Aucune créature ne peut remplir mon cœur ; le Divin Epoux seul, peut le rendre parfaitement heureux . Toute consolation que je chercherai hors de lui, ne servira qu'à me troubler. Je me détacherai aussi de moi-même, car je suis mon plus grand ennemi ; je changerai mon amour propre en amour pour Dieu.

Extraits de la correspondance relative à la mort de Madame Aloyse

Lettre de notre très révérend Fondateur C.G. Van Crombrughe à la Dame Vicair, Supérieure du Couvent d'Alost.

Mon enfant, quelle triste nouvelle, je viens de recevoir de Bruxelles. Notre chère Ange Aloyse est peut-être administrée depuis ce matin ! J'adore en silence la conduite de Dieu, je m'humilie et j'appelle de tous mes vœux la miséricorde de notre bon Maître sur la famille de Marie et de Joseph. Quel coup ! Mais je me tais et m'abandonne à la Providence. Mon Seigneur, je ne désespérerai point de votre bonté ; elle est infinie. Marie et son saint Epoux ne nous abandonneront point. Anges du Ciel et tous nos bons Patrons, hâtez-vous de nous secourir. Voyez nos besoins et présentez-les à la miséricorde du Seigneur. Cependant que la volonté de Dieu soit faite.

C'est dans ce doux abandon, que je désire vous prouver combien je suis sincèrement,
Gand 11 février 1838
votre x

Le même à la même

Ma chère Fille,

Comme je pense que vous ne possédez plus que le corps inanimé de notre très chère Fille Aloyse, je me crois obligé de vous écrire pour vous faire une proposition de peur d'arriver trop tard, si j'attendais l'annonce que vous me ferez. Il me semble qu'il serait de la gloire de Dieu et de l'intérêt de la famille des Dames de Marie de conserver les traits de cette sainte religieuse. Si donc les souffrances n'ont pas trop défiguré ce visage qui respirait le bonheur d'être à Jésus Christ et qui disait à tous ceux qui le regardaient, que le joug du Seigneur est doux, je vous engagerai à le faire lithographier. On pourrait prendre l'attitude du corps couché sur un lit et orné comme on fait dans notre Institut. Vous vous rappellerez sans doute, avoir vu représenté de la sorte St Louis de Gonzague. Mais que l'artiste tache de saisir ces traits d'innocence, de naïveté, de joie intérieure, fruit de la victoire sur toutes les passions déréglées, qui peignaient si bien la belle âme de notre chère défunte.

Adieu, ma révérende Mère, dites à toute la communauté ce que mon cœur sent pour chacune de vous selon Dieu et recevez toutes les bénédictions de
Gand 16 Février 1838
votre x

La même au même

Mon révérend Père,

Nous redoublons nos prières, nous serons confiantes et résignées, et le bon Jésus se contentera, j'espère du sacrifice de la volonté, comme Il le fit autrefois envers Abraham.

J'approuve beaucoup, mon très révérend Père, que l'on fasse lithographier le portrait de notre chère Ange Aloyse si elle venait à mourir ; la vue de son image nous animerait toujours à pratiquer toutes les vertus de notre saint état dont elle nous offrait le plus parfait modèle et surtout cette douce amabilité si conforme à l'esprit de notre cher Institut et si propre à attirer les jeunes cœurs à Dieu.

Bruxelles, 17 février 1838
votre x

Réponse à la précédente

Ma chère Fille,

J'ai vu avec plaisir qu'il nous reste encore quelque espoir de conserver notre chère malade. Ne cessons d'importuner notre bonne Mère et son Saint Epoux. Il plaira peut-être au Seigneur de laisser à l'Institut un instrument si utile. Cependant que notre soumission soit à toute épreuve. Ne gênons pas les vœux de Dieu ; s'il veut nous ôter notre Ange de paix et de consolation que sa sainte volonté se fasse ! La divine Providence ne veut que notre bien, ainsi donc, résignation à tout. Dieu veuille nous conserver ces sentiments.

Gand, 18 Février 1838
votre x

La révérende Mère d'Alost à sa Communauté

Mes chères Filles,

Nous avons cru perdre notre Ange Aloyse pendant la nuit ; elle eut une longue défaillance pendant laquelle elle fut plus présente d'esprit qu'en tout autre temps ; elle baisait la médaille de notre bonne Mère, les reliques de Ste Barbe et de St Louis de Gonzague. Elle tint le cierge bénit et dit tout bas les prières des agonisants, que j'eus le triste bonheur de formuler à haute voix. Les mains croisées sur la poitrine et les yeux levés vers sa céleste patrie, elle exprimait les plus vifs désirs d'aller se réunir à son

Bien-aimé. Quoique accablée sous le poids de sa maladie, elle jetait fréquemment les regards sur l'image de Jésus crucifié et sur celle de sa bonne Mère. Quand je prononçais le saint nom de Jésus, elle se réveillait et tournait la tête vers le Crucifix, elle répétait Jésus. Tout à l'heure, je lui disais : Mon Dieu, je vous aime ; elle ajouta en pressant la main sur son cœur : de tout mon cœur et des larmes d'amour coulèrent de ses yeux !...

Que je regrette, mes chères Filles, que vous ne puissiez toutes être témoins d'un spectacle si édifiant. Je recueille avec respect les paroles de notre chère mourante et les plus petites circonstances de ses derniers moments afin de vous les communiquer.

Bruxelles, 20 Février 1838

votre

x

La même à notre très révérend Fondateur

Mon très révérend Père,

Que la sainte volonté de Dieu se fasse !... Ce n'est que dans l'accomplissement de cette divine volonté, que dans le moment présent, nous puissions trouver de la résignation. Notre bien-aimée Dame Aloyse, après avoir reçu avec une piété admirable tous les secours de notre sainte Religion, s'est paisiblement endormie du sommeil des justes en répétant des doux noms de Jésus, Marie, Joseph, à quatre heures de relevée. Je vous annonce cette mort avec la plus sensible douleur ; toutefois, je reconnais et j'adore les desseins de Dieu. Il est vrai, nous perdons un modèle accompli de toutes les vertus religieuses, mais nous avons tout lieu d'espérer que cette fidèle Epouse de l'Agneau jouit déjà de la gloire éternelle ; que déjà elle est pour nous une puissante Protectrice auprès de son Divin Epoux. La douleur m'empêche de prolonger ma lettre.

Bruxelles, 21 Février 1838

votre x

La même à la Supérieure générale

Ma chère Révérende Mère générale,

Je ne puis encore m'habituer à la perte de notre bien-aimée Dame Aloyse ; constamment elle est présente à mes yeux et je ne sais ce qui m'attire toujours vers sa chambre, car j'y éprouve quelque chose de douloureux en disant : notre Ange n'est plus !... Mais pourquoi, ma révérende Mère, vous communiquerai-je la faiblesse de mon cœur ? Je pourrais réveiller la tendresse du vôtre et renouveler sa peine. Pardonnez-le moi, je sens une pente si naturelle à parler de notre chère défunte, que je l'ai fait sans m'en apercevoir. Je tâche d'ailleurs d'être résignée à la volonté de Dieu et de soumettre les cris de la nature aux consolantes vérités de la religion.

C'est un regret, un deuil général ! Tout le monde compatit à notre perte et voudrait la faire oublier en nous prodiguant des offres de bons services. Si avec tout cela nous avons encore... Mais non, mon Dieu, soyez béni de tout, vous nous aimez, vous êtes si bon !

Bruxelles, 27 Février 1838

votre x

Réponse à la précédente

Ma chère Fille,

Je m'attendais bien à cette preuve de votre pieux et tendre souvenir et loin d'être affectée désagréablement, de tout ce que vous me direz de cette chère Enfant, vous causerez un vrai soulagement à mon cœur en me rappelant quelqu'une des circonstances, soit de sa vie exemplaire, soit de sa sainte mort. Comme vous, j'ai sans cesse devant les yeux cet Ange terrestre et sa vue m'encourage ; comme vous aussi, j'ai rassemblé avec une religieuse exactitude, tous les écrits que j'ai pu retrouver. J'en ferai usage quelque jour s'il plaît à Dieu, pour l'édification et l'instruction de nos enfants et de celles qui nous succéderont.

Ayez grand soin de conserver tout ce qui vient de notre chère défunte ; tout ce qui a été à son usage particulier, ses instruments de pénitence, etc. Ah ! parlez souvent à vos filles du beau modèle que Dieu nous a donné dans l'Ange dont nous regrettons si vivement la perte. Racontez ses douces, ses aimables vertus ! Montrez-leur sa gaîté franche, sa cordialité expansive, la constante aménité de son caractère qui lui avaient concilié tous les cœurs. Il suffisait en effet d'avoir vu une seule fois cette parfaite religieuse pour que le souvenir de ses rares qualités, ne s'effaçât plus de la mémoire. O Aloyse ! avec quel délice, je cède aux besoins de parler de vos vertus, et de répéter votre nom chéri ! Avec quel transport religieux, je m'abandonne au charme de reposer mes yeux sur votre douce et innocente image ! Non, le temps n'affaiblira point les impressions que votre souvenir fait dans mon âme. Vous m'êtes aussi présente, votre vue m'encourage et me porte au bien autant et plus peut-être, que lorsque nous avions le bonheur de vous posséder ou l'espérance de nous revoir encore des yeux du corps ici bas !... Aidez-nous, digne enfant de Marie, à mériter l'assistance de la Reine des Anges, en célébrant de notre mieux le beau mois que nous lui consacrons !... Voilà, ma révérende Mère, comme je m'occupe de notre aimable sœur ; vous approuverez, j'en suis sûre, mon pieux enthousiasme ; ah ! que j'aime à m'entretenir de cette chère Enfant. Jamais, je n'ai été autant occupée d'une mort que de la sienne. Je dois renouveler fréquemment mon sacrifice ; comme vous j'en parle souvent et c'est par une pente si naturelle de mon cœur ! c'est par un sentiment si doux !

J'ai écrit à Monsieur l'Abbé x de venir me voir avec la mère de notre chère défunte afin que je puisse recueillir les premières années de cette jeune et parfaite religieuse.

Alost 2 Mai 1838
votre x

Madame N, à sa vénérable Supérieure générale.

Ma vénérable Mère générale,

Non, je ne doute pas que notre chère sœur Aloyse ne soit pour nous une amie aux cieux. J'ai prié, mais en priant, il me semblait que je l'invoquais. Je sens, ma vénérable Mère, combien vous êtes affligée de cette perte. Madame Aloyse était, je le sais un sujet précieux pour l'Institut, précieux surtout dans ce moment où nos maisons se multiplient ; votre douleur augmente la mienne, je la ressens et la partage bien vivement. J'espère que les tristes événements qui viennent de se passer ne retarderont pas votre visite à Mouscron et que nous aurons bientôt la consolation et l'honneur de vous voir ici. Nous avons fait la remarque que notre chère Sœur Aloyse avait précisément l'âge où son bienheureux Patron quitta cette vie. Voilà une belle analogie !

Mouscron 10 Mai 1838
votre x

Lettre de Madame N à sa Supérieure générale

Ma chère vénérable Mère,

Le souvenir de notre chère Dame Aloyse ne nous abandonne pas ; elle est le sujet de nos entretiens. Plus que personne, je ressens sa puissante protection ; indépendamment de la grande faveur qu'elle m'a obtenue, je lui attribue le désir toujours croissant de travailler à ma perfection et au salut de la jeunesse. Je me sens animée d'une grande confiance en Dieu ; je veux être en tout temps un instrument docile entre les mains de mes Supérieurs. La paix du cœur dont jouissait notre chère sœur Aloyse, me paraît un bien si précieux, qu'elle devient l'objet de tous mes désirs.

J'en ai fait au jour de ma retraite mensuelle, une étude particulière ; j'ai reconnu que l'entière conformité à la volonté de Dieu en est la principale source ; je m'y attache donc et j'espère avec le secours du Ciel acquérir ce trésor que notre chère Sœur Aloyse possédait et qui lui faisait trouver le Ciel sur la terre.

Mouscron, 7 Mars 1838
votre x

Une ancienne élève à la Supérieure générale

Madame la Supérieure,

Permettez-moi de vous exprimer combien je partage vivement la douleur qu'a dû vous causer la perte que vous venez de faire en la personne de Madame Aloyse, mon ancienne et chère Maîtresse. Mais vous l'avouerai-je, je n'ai pas pu m'empêcher de lui porter envie ; je me suis sentie pressée de l'invoquer, plutôt que de prier pour le repos de son âme. J'aime aussi à espérer qu'elle priera pour ses anciennes élèves. Ah ! combien je m'estime heureuse d'avoir été de ce nombre. Que de fois je me rappelle cette physionomie angélique, cette douce fermeté, cette piété infuse, en un mot toutes ces vertus qui faisaient de Madame Aloyse, une maîtresse de si grand mérite et une parfaite religieuse. Sa mémoire ainsi que le souvenir de l'affection, que vous daignez me conserver, Madame la Supérieure générale, reposeront à jamais dans mon cœur,

Gand, 12 Mars 1838
votre x

La vénérable Mère du Couvent d'Alost à la Supérieure générale

Ma vénérable Mère générale,

Je ne trouve point d'expression pour vous dire l'effet que produit sur moi, mon séjour au Couvent des Sts Anges. Si je suis à la chapelle, j'ai vivement encore à l'esprit notre séraphique Aloyse tout absorbée dans les communications intimes avec son bien-aimé. Les yeux humides et levés vers le sacré tabernacle trahissaient les tendres sentiments de son cœur. Etant à table, je la vois toujours mortifiée. Pendant les récréations, je me retrace sa modeste gaîté, ses petites attentions à prévenir tout le monde. Partout elle me sert de modèle ; partout son exemple m'anime et me reproche mes moindres infidélités. Dans toutes nos maisons, on ne parle que de notre chère Aloyse. Ce qu'on en dit paraît toujours nouveau ; il ne faut que prononcer son nom pour faire cesser toute autre conversation que celle de ses vertus. Alors toutes les physionomies s'animent, toutes les voix se font entendre et les récréations sont passées à l'étonnement et au regret de la communauté. Enfin, c'est à qui marchera sur ses traces ! Je prends souvent plaisir, ma vénérable Mère, à considérer ce beau spectacle ! Qu'il est consolant de voir toutes nos religieuses rivaliser d'ardeur pour leur perfection !

Bruxelles, 18 Avril 1838
votre x

Monsieur le Curé Storfs à la Supérieure générale

Madame,

J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire accompagnée d'un portrait de feu Madame Aloyse dont votre estimable Institut encore naissant à Bruxelles, déplore la perte avec bien des raisons. Oui, cette âme d'élite a été ravie trop tôt à l'affection des élèves, à l'estime des Parents et à l'édification de tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Mais cette terre d'exil n'était pas digne de posséder plus longtemps ce trésor précieux. Elle n'a donc quitté cette demeure terrestre, mise sous la protection des Sts Anges que pour posséder son créateur, l'objet de sa douce et tendre pitié et de son fervent amour. Elle est allée chanter les louanges du Seigneur avec les Anges dans le séjour des bienheureux, et elle attirera, n'en doutons point, les bénédictions du ciel, sur votre religieuse famille, si digne de prospérité et de bonheur. Consolez-vous donc, Madame, ainsi que vos chères consœurs, car la sainte mort de Madame Aloyse n'est pas une perte, mais un bienfait du ciel pour vous !...

Que je meure de la mort de cette juste et que la fin de ma vie ressemble à la sienne, voilà la seule grâce que j'implore et que j'espère la bonté de Dieu accordera à celui qui se recommandant à vos prières a l'honneur d'être, Madame la Supérieure,
Bruxelles, 4 Mai 1838

votre x